

Jacques CORTÈS  
Professeur émérite  
Président du GERFLINT

Synergies Corée n° 2  
UNE GRANDE ET BELLE SURPRISE



Synergies Corée n° 2 - 2011 pp. 7-12

J'ai eu le plaisir et l'honneur, dans les années 90, de diriger les recherches doctorales de deux chercheurs coréens :

- en 1993, (en collaboration avec Bernard Gardin) la thèse de Monsieur Han Up JANG portant sur *La politesse verbale en coréen et en français dans les interactions exolingues, applications didactiques* ;
- en 1996, celle de Madame Yeong-Soon JEON sur *Le mode subjonctif : étude contrastive entre le français et le coréen*.

De cette expérience - importante pour moi mais quantitativement modeste - je garde un très bon souvenir sur lequel je voudrais fonder les réflexions que m'inspire le nouveau départ de la revue *Synergies Corée* après une interruption de 10 années, explicable par mille raisons objectives sans doute, mais à laquelle il fallait mettre un terme car la Corée et les pays environnants disposent d'un vivier copieux de chercheurs francophones qui ne demandent qu'à s'exprimer pour tenir la place très honorable qui leur revient naturellement dans le débat international.

Quand on relit les deux titres qui précèdent, on est d'emblée frappé par l'audace des objectifs visés par nos très lucides disciples coréens. Les deux thèmes choisis, en effet, sont certainement les plus complexes qu'un chercheur asiatique puisse envisager pour tenter, en passant par une culture et une grammaire européennes (françaises en l'occurrence), de mieux comprendre leur propre identité. Les travaux des anthropologues de l'époque - depuis une ou deux décennies - inspiraient déjà fortement la DLC<sup>1</sup>. Qu'on en juge par cet extrait d'un ouvrage très emblématique de la recherche anthropologique des années 70-80 : « *la raison fondamentale qui pousse un homme à se pencher sur une culture étrangère, c'est d'acquérir une meilleure connaissance de sa propre culture. La meilleure raison de se soumettre à des cultures étrangères, c'est qu'elles engendrent un sens aigu de la vitalité et de l'action consciente - un attachement à la vie qui ne peut se manifester qu'au contact de la différence et du contraste* »<sup>2</sup> Pour nos deux doctorants, le domaine français était donc le lieu d'extériorité par excellence, qu'ils choisissaient pour sortir de la contingence de leur statut coréen et acquérir, autant que possible, le recul nécessaire par rapport à leur propre conditionnement linguistique et culturel au sens large.

Pour développer un peu ce point, disons que la Corée (comme la Chine ou le Japon voisins), n'a aucune accointance historique avec l'indo-européen, donc avec la Grèce, le monde arabe ou le monde hébreux, et que sa langue n'est pas construite sur le modèle morpho-syntaxique, lexical, rhétorique et sémantique des langues indo-européennes en général, du français en particulier. Si donc, « *conformément aux théories développées*

*par Herder, Humboldt, Sapir et Whorf (entre autres...) la langue façonne la manière de penser, donne ses limites et ses contours à toute connaissance humaine, nous impose une vision, une perception du monde, il est clair qu'on ne peut échapper à sa langue maternelle, qui nous imprègne sans que nous en ayons conscience et qui nous possède purement et simplement plus que nous ne la possédons ».*<sup>3</sup>

Envisager l'énorme problème de confrontation des principes et formes de politesse en Corée et en France, c'était un peu comme (accordons-nous le plaisir d'une métaphore) tenter l'ascension de l'Annapurna ou de l'Everest sans corde ni piolet. Grand moment de solitude ! Mais affronter les affres du doute avec le subjonctif français - en s'appuyant sur l'admirable mais très subtile *théorie psycho-mécanique* de Guillaume - et l'étudier, qui plus est, dans une perspective contrastive, « *en comparaison avec les modalités subjunctives du coréen* », c'était d'évidence faire preuve de témérité.

Je ne suis évidemment pas spécialiste de la langue-culture coréenne, mais, si j'en juge par les observations, au cours de la soutenance, du regretté Professeur André Fabre<sup>4</sup>, spécialiste français de la coréanologie, les modalités subjunctives en question du coréen, seraient moins marquées que *décelables* (ce mot est important) grâce à l'environnement sémantique de la phrase et à la situation globale du discours tenu. Le génie de la langue coréenne impliquerait donc, si je comprends bien les observations d'André Fabre, un sens de la nuance, une intuition de valeurs complexes au sein desquelles les traces subjunctives sont certes présentes, voire marquées formellement (par des suffixes, par exemple) mais toujours d'une façon discrète et nuancée. Le coréen possède sa propre grammaire du sens et des valeurs mais elle n'est pas obligatoirement portée (c'est là, je l'avoue, une pure et simple hypothèse de ma part) par une solide grammaire paradigmaticque. Cela n'exclut évidemment pas certains rapprochements avec le français qui, lui aussi, en dépit d'une redoutable réputation grammaticale (parfois surfaite à certains égards)<sup>5</sup>, est soumis à la fameuse règle saussurienne excluant pour la langue tout absolu, comme dans la fameuse phrase du CLG<sup>6</sup> où le père de la linguistique énonce clairement une idée qui, aujourd'hui, a valeur de slogan même si la forme en est un peu oubliée: « *la langue est forme et non substance* ».

En français, donc, comme en coréen, - même si c'est de façon très différente - la perception du sens est affaire de situation au sens large, mais aussi d'intonation et de mise en scène dramaturgique de l'énonciation autant et plus sans doute que de syntaxe et d'ordre immuable et rituellement figé des mots. En France, une simple mimique, un geste de désignation et un sourire, par exemple, permettent d'obtenir très poliment la salière ou la poivrière, dans un restaurant, sans qu'il soit nécessaire de prononcer une phrase alambiquée alourdie d'une interrogation au mode conditionnel assortie d'une humble supplique : « *accepteriez-vous d'avoir l'extrême obligeance de me passer la salière, s'il vous plaît ?* ». On peut sans doute parler très « grammaticalement » comme dans un manuel, et certains ne s'en privent pas, mais ce ne peut être que dans une intention éventuellement plaisante dans sa perfection désuète. Et il est souvent préférable, en tout cas fortement conseillé, de rechercher la litote, donc la plus sévère économie de mots. La situation est-elle semblable en coréen ? C'est sans doute possible mais on peut nourrir quelques réserves à ce sujet. Un Asiatique imprégné des enseignements de Confucius<sup>7</sup> sera volontiers demandeur de formules ritualisées assez précises et pourra se montrer quelque peu déstabilisé de découvrir une politesse française en réel déficit à cet égard.

Je n'ai d'évidence pas la prétention de tirer de ces deux événements des conclusions savantes, mais le souvenir que je garde de ces deux chercheurs - à bien des égards remarquables - c'est qu'ils ont montré une indiscutable souplesse d'esprit pour « se coller » (qu'on me passe la vigueur de ce verbe d'action) avec deux des plus grandes difficultés de l'apprentissage du français par un Asiatique. Leurs efforts largement couronnés de réussite m'ont amené à penser qu'il fallait absolument leur permettre, une fois de retour dans leur pays, de poursuivre leurs travaux de recherche au sein d'une équipe locale regroupée autour d'une revue scientifique internationale rattachée au Groupe GERFLINT. D'où le projet de création de *Synergies Corée*.

Il m'a semblé - avec les deux exemples qui précèdent - que la meilleure façon d'introduire (ou plutôt de réintroduire) la programmation de notre revue, c'était de montrer que sa nécessité est directement concernée, en Corée comme ailleurs dans le monde, par une recherche scientifique d'expression francophone au plus haut niveau fonctionnant tant localement qu'à l'international, dans le cadre d'un réseau planétaire bien structuré. Les deux thèmes choisis par les chercheurs coréens que j'ai dirigés à l'Université de Rouen, illustrent déjà quelques idées que je crois nécessaire de rappeler brièvement ici :

- 1) il est du devoir de la recherche mondiale dans tous les domaines, et tout particulièrement dans les sciences humaines et sociales, de soutenir la diversité des langues et des cultures ;
- 2) promouvoir la langue-culture française comme base internationale d'étude et de recherche n'implique donc pas l'arrière-pensée maligne de faire pièce à l'anglo-américain. Il s'agit simplement de prêcher par l'exemple ;
- 3) au-delà d'un doctorat brillamment passé en France ou dans un pays francophone, ce dont le chercheur a le plus grand besoin, c'est d'une possibilité de suivi, de dialogue et d'échange. La revue est un lieu de rencontre au plan local, mais aussi, par le réseau, de collaboration scientifique internationale. *Synergies Corée*, dès lors, devient membre d'une fédération d'équipes actives et dynamiques engagées dans des projets novateurs et animée d'un désir de solidarité dont le caractère humaniste s'impose à l'évidence ;
- 4) Mais ce qui me paraît également d'une importance capitale, c'est la notion d'auto-formation scientifique suivie que constitue un réseau comme le GERFLINT. C'est sur ce point que je souhaiterais insister tout particulièrement dans les lignes qui suivent, car, publier, nul n'en doute, est une obligation de carrière pour un chercheur qui doit avoir le souci permanent de se relier au mouvement local et international d'ouverture au progrès des connaissances en général, ce dernier justifiant et portant celui de sa discipline de prédilection en particulier. Mais pour avoir son mot à dire dans ce vaste secteur, les connaissances et les lectures ne suffisent pas, il faut aussi savoir écrire. Quelques mots, donc, sur la place de l'Écrit dans la formation universitaire.

Un article de revue publié est la résultante sanctuarisée (*scripta manent*) et sacralisée (par son statut non scolaire) d'acquis obtenus au terme d'une longue et laborieuse initiation personnelle (complémentaire de la formation universitaire suivie). Sa visée peut être simplement de faire l'état d'une question en se risquant à clarifier objectivement les termes d'un débat en cours, mais il est possible et souhaitable aussi que la neutralité cède la place à la polémique et que l'article propose une vraie problématique contradictoire.

L'écrit, ou plutôt les écrits en fait, n'ont donc pour fonction majeure, ni de redire fidèlement et benoîtement ce qu'on a entendu ou lu quelque part, ni de baliser simplement sa propre trajectoire de recherche (encore que savoir d'où l'on vient, où l'on est et où l'on va est le plus excellent mais illusoire statut qu'on puisse briguer), mais surtout **de comprendre et d'expliquer l'impermanence du monde dans le cadre**

**d'un essai à la fois philosophique et scientifique.** La science, dès lors - et c'est là un fait bien connu ces temps-ci - est d'évidence condamnée à l'inachèvement perpétuel<sup>8</sup>. Parvenir à un tel constat pour un chercheur, c'est déjà faire un grand pas dans la bonne direction, notamment celle qui le délivrera de son statut scolaire pour l'amener à prendre personnellement position envers et contre tous les types de dogmatisme qui le nourrissent spirituellement jusqu'ici.

Tout acte d'écriture doit être compris à la fois comme fondamental pour la formation à la recherche, mais aussi comme limité historiquement à une durée de vie variable. Les théories naissent et disparaissent en laissant des traces plus ou moins profondes. Sans formation à l'écriture et à la dialogique<sup>9</sup>, donc à une large et permanente confrontation des idées, la recherche universitaire court le risque de rester au niveau le plus élémentaire de la connaissance : celui qui, de dissertation en mémoire ou thèse, ne dépasse que rarement les murs du campus universitaire. Il faut sortir par le haut de cette littérature grise<sup>10</sup> foncièrement scolaire donc enrichir l'ambition d'une carrière d'une dose suffisante de subversion.

Un chercheur est d'abord et avant tout un lecteur critique qui doit se tenir informé personnellement des travaux les plus récents concernant son champ d'intérêt. Mais il doit être aussi un auteur ayant le désir et les moyens de s'exprimer dans des revues ou des collections respectant les standards scientifiques internationaux d'édition et de diffusion. Respecter les usages et l'orthodoxie universitaires est une voie de sagesse à suivre un certain temps, notamment jusqu'à cette limite de répétition où ils s'enlisent dans le prêt-à-penser. Toute avancée de « la connaissance de la connaissance »<sup>11</sup> ne peut être qu'en délicatesse avec l'orthodoxie. Depuis Socrate, au moins, cette vérité n'est un secret pour personne.

Conséquence politique : notre époque est gouvernée par le concept de globalisation, (ou de mondialisation) qui, très paradoxalement, en arrive à faire ignorer les interactions et rétroactions nécessaires entre le local et le global. Cela provient d'évidence d'une vision purement économique et pratico-pratique du monde consistant à méconnaître la complexité inhérente au concept même de globalité pour n'en retenir, stratégiquement, que des conséquences simplistes. Partant du principe que ce qui vaut pour Washington ne peut qu'être bon pour Séoul, Berlin, Rome Alger, Bucarest, Beyrouth ou Madrid, on en arrive assez facilement à l'idée destructrice que l'humanité contemporaine a besoin d'un monolinguisme estimé nécessaire et même incontournable pour tout ce qui concerne l'aspect « véhiculaire<sup>12</sup> » des transactions et négociations internationales. Les peuples autres qu'anglophones n'auraient donc d'autre droit que de conserver la part vernaculaire<sup>13</sup> de leur langue maternelle désormais réduite au seul code restreint<sup>14</sup> des relations intimes. La conséquence de cette restriction est immédiate : les interactions et rétroactions constantes du local dans le global deviennent ingérables et le chaos se développe rapidement comme un processus de plus en plus accepté et subi dès lors que les gourous du « Marché » international font de cette catastrophe culturelle qu'est la mort ou la relégation des langues, l'incontournable grandeur et servitude de la modernité.

La construction d'une carrière scientifique, redisons-le, impose à l'étudiant un travail personnel considérable d'*audition* (cours magistraux, séminaires, conférences), de *lectures* (complémentaires des contenus de formation reçus), de *réflexion personnelle*, d'*échanges transversaux et verticaux* (pairs, enseignant), d'*assistance à des rencontres*

*prestigieuses* (tables rondes, colloques, congrès de toutes dimensions) et, pour arrêter un peu abruptement cette liste, de *comparaison critique de théories, ouvrages et méthodes de travail* dans une perspective moderne d'**interdisciplinarité**<sup>15</sup> que la tradition n'a pas encore bien intériorisée<sup>16</sup>. Tout cet ensemble forme un tout complexe auquel il convient d'ajouter un certain nombre de critères de personnalité, de caractère et d'environnement en évolution rapide, rassemblant les pré-requis de cette tentative suprême d'expression élaborée qu'est l'**acte d'écriture**. Disons-le sans détour : **cet acte est la clé de voûte de toute formation scientifique**. Simplifions un peu les choses en réduisant cette dernière à ses deux orientations officielles majeures :

- **Formation scientifique certificative** : affrontement d'une épreuve (dissertation, commentaire, mémoire ou thèse) permettant d'obtenir un diplôme à dominante écrite pour l'obtention d'un « brevet » officiel de compétence (L.M.D) ou même d'un poste stable rémunéré dans le système éducatif d'un pays;

- **Formation scientifique de notoriété** : essai (nécessaire mais rare) d'intervention personnelle dans le débat scientifique contemporain, *via* une publication officielle reconnue (revue ou collection). Il s'agit cette fois de marquer sa place non plus comme étudiant ou comme postulant à une fonction, mais comme spécialiste d'un domaine envisagé à partir d'une thématique choisie, enrichie d'une hypothèse qui est à sa manière une nouvelle synthèse opératoire<sup>17</sup>. Dans le meilleur des cas, on s'efforce, non plus simplement de reproduire le discours existant (doxa) au moment où l'on écrit (attitude suiviste de pure érudition<sup>18</sup>), mais d'en découvrir, avec les qualités et les mérites, les incertitudes et même les insuffisances, en vue de l'établissement d'**une problématique de dépassement**. Un tel discours, polémique, rationnel et plus ou moins subversif, est très exactement celui que conseillait fortement Gaston Bachelard<sup>19</sup>, le plus redoutable et poétique polémiste et épistémologue des années 30 du siècle précédent.

On voudra bien pardonner la longueur de cette Préface au motif de l'immense plaisir que me donne la résurrection de cette revue que je croyais à jamais oubliée et donc perdue. Ce n'est pas le cas et je remercie chaleureusement mon ami et collègue Pierre Martinez d'avoir su rassembler autour de lui suffisamment de collaborateurs enthousiastes pour redonner vie et audience à cette publication qui, dans la durée, trouvera certainement sa place et son utilité. C'est le vœu ardent que je forme.

Je tiens à remercier très chaleureusement pour leur aide précieuse l'Université Nationale de Séoul, l'Ambassade de France en Corée et l'Agence Universitaire de la Francophonie.

Sylvains les Moulins, 22 octobre 2011

## Notes

<sup>1</sup> Didactologie des Langues-Cultures, mot composé (proposé en 1985 par Robert Galisson), inscrit dans une théorie de la complexité en délicatesse avec le structuralisme strictement disciplinaire de la linguistique appliquée antérieure.

<sup>2</sup> Edward T.Hall, *Le langage silencieux*, Seuil, Paris, 1984, p.48.

<sup>3</sup> Jacques Cortès, « Quelques remarques sur une conférence de François Jullien », *Synergies Monde* n°3 : *François Jullien et le public vietnamien*, in *Synergies Monde* n°3, p.12

<sup>4</sup> Linguiste et Historien de la Corée, hélas décédé en 2009

<sup>5</sup> Je n'en veux pour preuve que la boutade de Ferdinand Brunot dans *La Pensée et la langue* (Masson, 1926, p.782) : « *Le chapitre de la concordance des temps se résume en une ligne : il n'y en a pas* ». Cette affirmation peut indigner un amoureux de la grammaire française, mais on peut faire crédit à l'auteur de la monumentale *Histoire de la langue française* qui énonçait là une vérité aujourd'hui banalisée par tous les travaux portant sur le langage et la communication. La concordance des temps existe, bien entendu, mais son application n'est pas aussi implacablement formaliste que le voudraient les manuels traditionnels de langue.

<sup>6</sup> *Cours de Linguistique Générale* de Ferdinand de Saussure.

<sup>7</sup> Un précepte confucéen mérite d'être rappelé : « *qui ne comprend les mots ne peut comprendre les gens* ». Il souligne l'importance du rite verbal dans la politesse asiatique. Un homme cultivé sait exactement ce qu'il doit dire dans une circonstance déterminée, et comment le dire. A cet égard, les rites français apparaissent comme moins formellement marqués du point de vue verbal ou comportemental.

<sup>8</sup> « (.) *Il est nécessaire qu'on tienne compte, dans le domaine de l'éducation et de l'apprentissage, de la conscience de l'inachèvement. Pour que toute œuvre ou projet, au lieu de masquer ses limites les souligne ; cela ne veut pas dire qu'on relâche la discipline intellectuelle, mais qu'on inverse son sens en la vouant à la réalisation de l'œuvre dans l'inachèvement. L'achèvement d'une œuvre complexe doit non dissimuler son inachèvement, mais le révéler* ». Edgar Morin in *Eduquer pour l'ère planétaire*, op.cit, p. 52.

<sup>9</sup> Le concept de dialogique désigne une « *Unité complexe entre deux logiques, entités ou instances complémentaires, concurrentes et antagonistes qui se nourrissent l'une de l'autre, mais aussi s'opposent ou se combattent. Chez Hegel, les contradictions trouvent leur solution, se dépassent et se suppriment dans une unité supérieure. Dans la dialogique, les antagonismes demeurent et sont constitutifs des entités ou phénomènes complexes* ». Edgar Morin, *La Méthode 5. L'Humanité de l'humanité, Seuil, Paris 2001*, pp. 347-348.

<sup>10</sup> Qualification péjorative désignant tous les travaux non édités qui prennent la poussière dans les bureaux des directeurs de recherches.

<sup>11</sup> C'est là le titre même du tome 3 de *La Méthode* d'Edgar Morin.

<sup>12</sup> *Langue souvent simplifiée servant de moyen de communication entre populations de langues différentes.*

<sup>13</sup> *Langue locale communément parlée au sein d'une communauté.*

<sup>14</sup> Code familial, selon Basil Bernstein, de communication quotidienne. S'oppose au Code élaboré.

<sup>15</sup> *L'interdisciplinarité désigne les échanges et les interactions entre disciplines permettant un enrichissement et une fécondation mutuels.* Dictionnaire de Didactique du français, Jean-Pierre Cuq dir.

<sup>16</sup> *Cela est si vrai que les instances d'évaluation nationale de la recherche, en France, sont toujours rigoureusement monodisciplinaires.*

<sup>17</sup> Cf. Gaston Bachelard in *Le nouvel esprit scientifique*, PUF 12<sup>e</sup> edit . 1973, p. 10 : « *Le temps des hypothèses déçues et mobiles est passé, comme est passé le temps des expériences isolées et curieuses. Désormais, l'hypothèse est synthèse* ».

<sup>18</sup> L'érudition n'est pas condamnable. Une bonne synthèse des acquis (toujours provisoires et approximatifs) d'une science est même une exigence incontournable. Ce qui est inacceptable, c'est le suivisme béat. Un article scientifique, comme l'indique la note suivante, doit concilier tout à la fois la considération due au devancier et la polémique (donc une certaine forme de subversion) sous la seule réserve qu'il ne s'agisse pas d'une agression au coin d'un bois mais d'un dialogisme constructif. Pour avancer, la science doit « dépasser ». Bachelard ne dit rien d'autre mais il ajoute simplement ceci : toute polémique doit rester de bout en bout « courtoise » car « tout processus scientifique est un processus de rectification infinie » dès lors qu'est admise l'idée que toute évidence première est approximation, donc source d'erreur.

<sup>19</sup> Il est utile de rappeler ici un passage célèbre du *Nouvel Esprit scientifique*, PUF, 1934, p.16 : « *L'observation scientifique est toujours une observation polémique ; elle confirme ou infirme une thèse antérieure, un schéma préalable, un plan d'observation ; elle montre en démontrant ; elle hiérarchise les apparences, elle transcende l'immédiat ; elle reconstruit le réel après avoir reconstruit ses schémas* ». Ce qu'indique en filigrane cette citation, c'est que la connaissance scientifique s'appuie solidement sur un patrimoine d'observations et de conclusions aussi disponibles et utiles que fragiles et contestables, qui doivent donc être constamment reconsidérées, reconstruites, remises en jeu dans un mouvement perpétuel d'adaptation à l'impermanence du monde. D'une certaine manière, donc, diachroniquement, la pensée scientifique est constamment en état d'inachèvement. A noter que quelques pages plus haut, GB confirmait notre propos en disant que désormais, dans la science moderne, « *l'hypothèse est synthèse* (p.10) ». Comme *la mer* de Valéry, une hypothèse est donc « *toujours recommencée* ».